

RÉSUMÉS

Le voyage du terme batluang : d'une terminologie bouddhique à l'usage catholique

Thissana WEERAKIETSOONTORN, enseignante-chercheuse à la Section d'Histoire, Faculté des Sciences humaines, Université Ramkhamhaeng

Cet article vise à analyser l'évolution sémantique du terme *batluang* en langue thaïe. L'examen des données indique que ce terme provient de la forme complète *phra batluang*, attestée aux XVI^e-XVII^e siècles comme élément de titre, une appellation honorifique ainsi qu'un pronom de la deuxième personne adressé aux moines dignitaires du rang de Phra Sangkharacha. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ce terme connut une évolution décisive. Louis Laneau, un membre des MEP et auteur de plusieurs néologismes catholiques en siamois à partir de la terminologie technique du bouddhisme local, introduisit l'usage du *batluang* dans le sens chrétien de « père » catholique. Le terme demeure en usage jusqu'à nos jours.

Les cartes à jouer en Asie du Sud-Est au XVII^e siècle

Thierry DEPAULIS, Chercheur indépendant, historien spécialiste des jeux de l'esprit (cartes, dés, pions, loteries) des temps modernes (XV^e-XVIII^e siècles) dans une perspective globale

Une « Loi sur les jeux de pari » du royaume khmer, en 1693, réglait les jeux d'argent. Sa transcription et traduction par Grégory Mikaelian a permis d'en examiner le contenu. Parmi les jeux cités, on relève les échecs et le *skār*, version asiatique du backgammon, tous deux venus d'Inde, le *fantan* chinois (sous le nom de *thuor*), et, plus intéressant, le jeu de cartes. L'analyse de ce dernier laisse entrevoir un jeu chinois de type « monétaire » et un vocabulaire emprunté au hokkien, marquant ainsi la forte présence des Chinois du Fujian dans l'exploitation des jeux de hasard à Oudong. En dehors des deux premiers, présents depuis longtemps, les autres jeux n'étaient pas connus si tôt.

Retour sur le colloque Jacques Dournes (Institut de Recherche France-Asie des Missions Étrangères de Paris, 8 novembre 2025)

Thuix & Jean-Pierre CHAZAL, respectivement doctorante (Année de préparation doctorale) de l'EHESS et chercheur indépendant sur les hautes terres de l'Asie du Sud-Est.

Le 8 novembre 2025 s'est tenu au nouvel Institut de recherche des Missions Étrangères de Paris un colloque sur cette grande figure de l'ethnologie et de

la missiologie des hautes terres que fut le Père Jacques Dournes (1922-1993). Intitulé « Jacques Dournes : 50 ans d'ethnologie totale, des plateaux du Vietnam au CNRS », il donna lieu à neuf communications d'historiens, d'anthropologues, d'une linguiste et d'un prélat sur l'œuvre du missionnaire devenu ethnologue. Ces interventions virent à l'œuvre une collégialité de chercheurs européens et vietnamiens, hommes et femmes (mais point d'autochtone des hautes terres du centre du Vietnam). Un tel dispositif instaurait un dialogue tripartite et fructueux entre Jacques Dournes et les chercheurs contemporains de cette région, entre les discours scientifiques et les débats missionnaires, et posait enfin de nombreuses questions sur les relations entre les points de vue académiques et l'histoire, la mémoire et le vécu des autochtones ; faire parler ces voix fut pourtant une des caractéristiques éminentes de l'ethnologie comme de la missiologie de Jacques Dournes. La publication dans le présent article d'un document inédit illustrant le souvenir encore vivace de Dournes dans les mémoires jarai, sans y remédier, permet toutefois de rappeler que de telles voix existent et qu'elles eussent pu être considérées.

Retour sur une 'quête du Graal' ethnographique : le cas des « lieux puissants » du Cambodge

Grégory MIKAELIAN, chargé de recherches au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO)

Tiré d'une thèse d'habilitation à diriger des recherches *Puissance des lieux, présence des morts. Sur les traces du génocide khmer rouge au Cambodge* récemment publié par Anne Guillou semble paradigmatique d'une tendance de nos études affectées par un 'tournant médiatique', tel que certains praticiens de la recherche préfèrent désormais s'adresser aux lecteurs non spécialistes plutôt qu'à leurs collègues, instituant pour référent l'état des connaissances accessibles à l'intérieur de l'espace médiatique plutôt que l'état de l'art bibliographique tel qu'il s'est patiemment sédimenté au cours des décennies. En partie le produit de son époque, ce tournant s'inscrit aussi dans une fracturation structurelle du monde de la recherche spécialisée sur le Cambodge (et plus largement sur l'Asie du Sud-Est) en une série de 'niches' plus ou moins autonomes les unes des autres, habitées par si peu de pairs que les procédures de contrôle inhérentes aux milieux scientifiques dont l'espace social est plus conséquent sont bien souvent inopérantes. Jurys de thèse, jurys de concours et comités éditoriaux des grandes revues ou de collections sont animés par des spécialistes d'autres aires culturelles ou de pays voisins qui peuvent jauger formellement la conformité rhétorique et théorique des travaux qu'on leur soumet, mais pas leur pertinence au-delà d'un certain niveau d'exigence et de précision, qui fait toute la différence mais requiert une longue

immersion dans la ‘matière’ protéiforme des études khmères. C’est un contre-examen animé par ce type d’exigence qu’on se propose de mener ici.

Études mussiennes (7). Un lettre de Ong Gru à Paul Mus

Nicolas WEBER, Associate Professor, Fulbrigh University, Viêt Nam (Hô Chi Minh-Ville)

Affecté au Vietnam en août 1927 comme jeune recrue de l’École française d’Extrême-Orient, Paul Mus fut chargé dès l’année suivante d’une « mission d’étude auprès des Chams du Sud-Annam », durant laquelle il mit à contribution ses talents d’orientaliste, mais aussi sa formation d’ethnologue, acquise sur les bancs de l’Institut d’ethnologie. Parmi la documentation ethnographique recueillie dans le cadre de ces terrains se trouvent diverses traces des relations professionnelles et amicales que Mus entretenait avec les lettrés chams qui lui enseignèrent la langue et lui donnèrent accès à de nombreux manuscrits, autant qu’ils lui servirent d’informateurs. On y trouve un billet rédigé en cham conservé dans le fonds Mus de l’Institut d’Asie Orientale (Lyon). Nicolas Weber, historien spécialiste du Champa et des diasporas chames de la période moderne, a bien voulu traduire ce billet pour la SAPM.

Études mussiennes (8). Deux versions de l’introduction aux Masques d’Angkor

SOCIÉTÉ DES AMIS DE PAUL MUS

Le fonds documentaire de la Société des Amis de Paul Mus (SAPM) comprend au moins deux versions différentes de l’avant-propos aux *Masques d’Angkor*, le fameux livre inédit du grand orientaliste sur le règne du roi bouddhiste Jayavarman VII, toutes deux rédigées après 1964. C’est la portée même de la démarche mussienne qui saille dans ces pages introductives dont la SAPM donne ici une première édition, par contraste avec la démarche positiviste de celui que Mus considérait comme « le plus grand historien vivant » en ce domaine, G. Cœdès. Pour Mus, loin d’être à proscrire, les « conjectures » semblent une nécessité pour accéder à l’intelligence des faits. Leur corolaire, « l’échec », est à la fois « prévisible » et souhaitable en ce qu’il conditionne l’avancée même de nos connaissances.